

Recherches en langue et Littérature Françaises
Revue de la Faculté des Lettres
Année 6, N^o 9

Introduction à une sémiotique phénoménologique fondée sur le concept de "schématisation discursive" à travers un extrait de Zola

Mohammad Hossein Djavari*

Maître de conférences, Université de Tabriz

Mohsen Assibpour**

Doctorant, Université de Tabriz

Résumé

La tendance de la sémiotique à découvrir les infrastructures qui régissent les œuvres (textes) littéraires a fini par faire négliger, sous l'effet du scientisme dont se réclame cette branche des sciences humaines, les particularités capables de caractériser ces œuvres dans le champ vaste de la littérature. En réaction à cette vue intégraliste sur la littérature, la sémiotique phénoménologique (phénosémiotique), en postulant que chaque texte sert, d'une manière qui reste propre à lui, de la force cognitivo-perceptive du sujet pour créer le monde dont il parle, cherche à lui rendre la vivacité d'origine. L'étude du processus de "référentialisation" discursive possède son propre intérêt à cet égard dans la mesure où les techniques qu'utilise une œuvre donnée pour dresser son monde fictif devant nos yeux sont nécessairement intransmissibles à d'autres. La représentation du statut descriptif du texte à travers son réseau spatio-temporel de schématisation, tel que le conçoivent l'auteur, les protagonistes et enfin le lecteur, procède d'une valorisation de la réalité extérieure et des mécanismes cognitivo-perceptives qui contribuent à l'apparition de cette réalité. Dans la discussion qui suit, nous visons à étudier, en nous inspirant des travaux des théoriciens connus du domaine, le projet de référentialisation d'un texte de Zola.

Mots-clés: sémiotique, phénoménologie, référentialisation, espace-temps, référence

- تاریخ وصول: ۱۳۹۰/۶/۱۴، تأیید نهایی: ۱۳۹۱/۹/۲۳

*E-mail: mdjavari@yahoo.fr

** E-mail: mohsen_assibpour@yahoo.com

Introduction

La notion de "schéma", telle que ce travail l'envisage, remonte à l'antiquité grecque où le terme *skhèma* signifiait une "manière d'être", une "forme de l'apparaître" (Ouellet, 2000, 82). Dans cette optique, un air, une position ou l'aspect extérieur d'un être (animé ou non) constituent autant de "schémas". De la même façon, le fait de "schématiser" un objet par un projet de "schématisation" renvoie au processus par lequel un sujet percevant donne une figure à cet objet. Pour ce faire, le sujet se réfère, en permanence, à la manière dont l'objet apparaît à ses sens. Considéré dans le domaine de la sémiotique, ce traitement phénoménologique des objets et des êtres donne naissance à une nouvelle branche que l'on désigne en termes de "phénosémiotique". En effet, c'est Greimas qu'il faudrait considérer comme le premier phénosémioticien. L'acte de "schématisation" que ce travail cherche à éclairer s'approche ainsi, de plus en plus, du terme greimassien de "spatialisation". Pourtant, parmi les mots proposés à différentes occasions pour désigner cette capacité des individus à se faire présenter des objets sous une certaine forme, nous préférons celui utilisé par Denis Bertrand, à savoir la "référentialisation". La raison de ce choix réside, en effet, dans l'aptitude de ce mot à tenir compte des conditions spatio-temporelles dans lesquelles les objets se donnent à voir et à comprendre auprès des sujets. Ce sera donc à la lumière de ce processus de référentialisation que cet article suit son but qu'est de présenter, dans un premier temps, une définition de ce que c'est une sémiotique phénoménologique pour en tracer ensuite l'approche pratique tout au long d'un passage tiré de *L'Assommoir* de Zola.

I. La spatialisation : une science des apparences

Les notions de "schéma" et de "schématisation", apparues pour la première fois dans la théorie sémiotique d'inspiration greimassienne (Greimas, 1966), seraient d'un grand secours pour ceux qui, comme nous, s'intéressent à la question de savoir comment un discours structure ses éléments pour créer un espace descriptif. Cependant, le fonctionnement de cet instrument d'analyse, qui vise à découvrir (dans son sens de "faire apparaître quelque chose de couvert", surtout) ce qui se joue, derrière l'apparence abstraite des concepts et idées formant une unité discursive, tel un passage narratif, est loin de son usage traditionnel. Dans le sens classique du terme, la schématisation consistait à élaborer une représentation pour une réalité sémiotique ou métasémiotique objectivée, telle qu'on en voit l'illustration dans le modèle actantiel ou le carré sémiotique. Le schéma et la schématisation servaient alors à prescrire une formule générale pour des phénomènes qui auraient, bien sûr, des différences que cette formulation pourrait bien négliger. En effet, nous essayons ici de libérer ces notions des limites qu'elles avaient à leurs origines chez une sémiotique structurale pour les remplacer par des qualités qui ne représenteraient plus le texte en une sous-structure dégagée d'une structure générale, mais en une structure particulière propre à elle.

La schématisation, dans sa récente acception (celle proposée par la phénosémiotique et qui nous retient ici) va alors à l'encontre de la démarche de l'ancienne sémiotique, celle qui cherchait à offrir un modèle pour expliquer la logique constitutive des objets qui appartiennent à une même catégorie. D'après Jean Petitot, le projet de schématisation, dans son sens moderne, a pour but de «redéployer dans un mouvement converse [par rapport à la schématisation classique] le sémantisme du concept en une diversité construite

permettant de retrouver la diversité donnée initiale». (1986, 194) Il cherche ainsi à restituer les mécanismes cognitivo-perceptifs en marche lors de la rencontre de la conscience subjectale avec un objet ou phénomène donné afin de rendre compte des conditions spatio-temporelles sous lesquelles celui-ci avait vu le jour. De ce fait, la phénosémiotique s'oppose à la méthode d'une sémiotique structurale qui faisait converger, par un parcours **in-tensionnel**¹, les diversités empiriques des données discursives dans les limites d'un modèle global. La nouvelle conception de la sémiotique, à savoir la phénosémiotique, procède en revanche de la vivacité d'une démarche **ex-tensionnelle**² pour mettre en valeur, à partir d'une exploration des ressources descriptives du discours, la disposition spatio-temporelle de l'univers fictif. Nous allons finalement affirmer que cette disposition est celle qui s'expose immédiatement à la conscience du narrateur et des protagonistes et par l'intermédiaire d'un rapprochement intuitif à celle du lecteur. Elle doit être également considérée comme la mise en discours de la conscience qu'avait l'auteur de l'univers fictif qu'il visait à présenter à son lecteur sous la forme d'un récit. Pour Pierre Ouellet, l'acte de schématisation recouvre alors plusieurs phénomènes à la fois. Il peut se rapporter à l'objet lui-même, au sujet qui se trouve en face de cet objet et à la disposition langagière à travers laquelle celui-ci se rend présent à l'esprit de l'interlocuteur du sujet³ :

«Par là, je mets en lumière les conditions spatio-temporelles de toute figuration, qu'elle s'exprime au niveau de l'objet, dans l'organisation interne des états de choses, au niveau du sujet percevant, dans le type d'acte perceptif qui le met en contact avec l'objet visé, ou au niveau du sujet parlant, dans le genre d'acte discursif et de formes propositionnelles où se montrent la manière dont se voit et se donne à voir l'état de choses

de même que la situation perceptive et les conditions d'observation qui en modalisent l'existence». (Ouellet, 2000, 91)

Mais l'expression "ressources descriptives" dans le paragraphe précédent ne doit pas faire rapporter l'acte de schématisation aux seuls termes empiriques comme "voir", dans la mesure où cet acte est applicable à diverses qualités conceptuelles et abstraites comme "accepter". La théorie de schémas postule, dans son origine, que le concept n'est autre chose que la mise en suspens des propriétés empiriques et la fusion des assises spatio-temporelles de l'objet auquel ce concept renvoie. Par là, nous voulons dire que l'"expérience" et l'"expérimentation" dans le monde du vécu constituent la condition nécessaire de toute conceptualisation. Ainsi, les concepts, même les plus abstraits, peuvent être étudiés à partir des données empiriques qui les conditionnent. Prenons le même exemple du verbe "accepter" : le fait d'accepter se passe toujours entre deux personnes vivantes ; l'objet de ce fait peut être une chose qui a ses propres traits physiques ; enfin, le fait a lieu à un temps donné et dans un endroit (espace). Donc, nous affirmons, à la suite d'Ouellet, que la schématisation doit disséquer les concepts dits "abstraites" pour en dévoiler les caractères concrets et leur donner ainsi "forme et figure" (Ouellet, 2000, 83). En ce qui concerne la sémiotique, ce constat incite le phénosémoticien à partir à la découverte des germes sensorio-perceptifs des notions aussi générales qu'"actant" et "figure", lesquelles répondent, par l'effet de leur nature catégorielle, à un idéalisme qui est caractéristique d'une sémiotique scientifique. On donnera alors raison à Ouellet, quand, évoquant Kant, il déclare :

«Car le concept, dit Kant, ne possède pas de propriétés sensibles, d'ordre spatio-temporel, bien que, ajoute-t-il paradoxalement, celles-ci lui appartiennent.» (*Ibid.*, 86)

Cette idée est doublement significative pour nous. Non seulement elle reconnaît le fait que tout concept est en quelque sorte l'abstraction d'une famille de schémas qui lui correspondent, elle insinue également que vis-à-vis d'un concept, le sujet le recouvre intuitivement d'un schéma. La contribution de ce sémantisme intuitif au succès de la fonction référentialisante de l'œuvre qui cherche à authentifier, en la situant dans les perspectives réalistes (et non réelles), l'histoire que cette dernière raconte est de telle importance que Greimas considère l'intuition comme l'élément qui donne de la vie aux fragments descriptifs en les adaptant aux visées narratives du texte :

«Tout se passe comme si, à la rencontre des *gestalten*⁴, formes sous lesquelles les figures du monde se dressent devant nous, notre lecture spécialisée se projetait en avant et les habillait en les transformant en images, interprétant les attitudes et les gestes, inscrivant les passions aux visages, conférant de la grâce au mouvement». (Greimas, 1987, 77)

L'ancien modèle de schématisation a, selon Denis Bertrand, le défaut d'être moins une théorie du discours narratif qu'une théorie des phénomènes de narrativisation du discours (1983, 96), celle qui, en rapportant le texte à la structure qui le régit, laisse de côté tous les éléments aptes à rendre compte, d'une manière ou d'une autre, de sa particularité parmi d'autres textes, comme les modes de sa prise en charge énonciative, l'agencement linéaire de ses figures, l'ordre du sens qu'il sélectionne dans le champ largement ouvert de ses virtualités, etc. La schématisation que l'auteur recommande se porte alors sur tout trait discursif qui, tout en interagissant avec ses homologues au sein d'un *Gestalt* progressivement élaboré demande, pour fonctionner, le dynamisme en marche dans un acte de lecture. Nous tenons aussi à ajouter que l'appréhension de ce *Gestalt* est rythmée en fonction du changement survenu dans l'application de

différentes ressources de la conscience réceptrice (le lecteur) comme : l'intervention de ses sens (odorat, vue, ...) ou les déplacements issus de la modification du point de vue (par exemple, quand le lecteur s'identifie à un autre personnage qui se trouve dans le même lieu).

La vaste étendue touchée par la notion de "schématisation" dans l'ensemble des représentations que nous attribuons aux différents phénomènes de nos expériences du monde (qu'elles soient des morphologies spatio-temporelles relatives aux faits de notre vie quotidienne, qu'elles soient d'ordre symbolique en rapport avec les langues naturelles, en général, et les systèmes sémiotiques, en particulier, qu'elles soient enfin les formulations métasémiotiques propres à nos sciences) se désigne, quand elle porte atteinte au champ littéraire, sous le nom de "schéma narratif" (chez Greimas et Courtés) ou de "spatialisation" (chez Bertrand). Dans le domaine des textes narratifs, nous pouvons donc définir la schématisation comme la "représentation des représentations" : la représentation différée d'une représentation initiale. Sous cet angle, l'univers fictif conçu par l'auteur est d'abord représenté (représentation initiale) dans les mots et les phrases du texte pour être ensuite représenté (représentation différée) chez le lecteur. Ainsi regardée, la schématisation doit s'interpréter comme le support de cette deuxième représentation. Le schéma issu de la schématisation rendrait compte, de la sorte, des "états d'âmes" du narrateur et des personnages qui prennent conscience, quant à eux, des "états de choses" dont sont marquées toutes ces catégories narratives que nous appelons "événements", "histoire", ..., celles qui font part enfin de l'"état d'âme" du sujet percevant qu'est l'écrivain lors de sa création littéraire.

La place qu'occupe la lecture dans tout ce procès est à noter, de telle sorte que le résultat auquel aboutit, à travers son texte, telle

dissection portée à l'agencement des dispositions cognitivo-perceptives de l'écrivain n'est rien d'autre que la systématisation des oscillations des "états d'âme" du lecteur au cours de cette activité absorbante qu'est la lecture.

La spatialisation du discours, qui réveille en nous nos "impressions du réel", est, à ce titre, un acte de "référentialisation" plutôt que de "référenciation", selon la distinction qu'a reconnue Denis Bertrand entre ces deux modes d'opération. On entend par la référenciation la mise en place des sémèmes possédant la faculté d'évoquer à l'esprit, d'une façon isolée, les traits figuratifs qui en constituent les équivalents mentaux, tandis que la référentialisation est un procès systématique qui consiste à tisser un halo de réel autour des figures dégagées par la référenciation, et cela à deux manières : d'abord, en définissant des relations isotopiques où vont entrer les figures isolées et ensuite, par une extension morphosyntaxique qui, tout en assurant la cohérence énonciative du discours, lui procure sa cohérence perceptive au long d'un parcours associatif où celles-ci s'avancent parallèlement en même temps qu'elles se répondent. Avant d'étudier l'emploi du processus de référentialisation (qui présuppose l'élaboration d'un répertoire de références par la référenciation) dans un texte de Zola, nous pensons qu'une citation de Denis Bertrand peut être éclairante à cet égard :

«A la question "Comment les figures sémantiques d'un texte produisent-elles un effet de réel ?" il est possible de répondre en deux temps : tout d'abord, parce qu'elles font référence à un élément du monde naturel que le découpage lexématique d'une langue donnée isole comme tel (c'est ce que nous appelons la référenciation) ; mais aussi (surtout ?) parce qu'elles s'agencent, dans le tissu du discours, à d'autres figures qui sélectionnent et confirment la "consistance"

virtuelle des premières. La sédimentation sémantique qui se constitue alors s'organise comme un vaste réseau de fléchages, correspondant aux opérations d'actualisation du sens qu'effectue le lecteur en lisant. C'est l'ensemble de ces fléchages intérieurs au discours lui-même que nous nommons référentialisation». (1983, 97)

Pour donner un simple exemple de ce que sont, selon l'auteur, référenciation et référentialisation, imaginons qu'un texte nous décrit une chambre donnée. Dans ce cas, nous avons affaire à la référenciation quand nous nous rendons compte, par exemple, de la porte ouverte de cette chambre ou, quelques lignes après, du fait qu'il y fait froid. Maintenant, si la température basse de la chambre rappelle au lecteur que la porte de celle-ci est laissée ouverte, il s'agit d'un acte de référentialisation.

II. Vers une approche pratique de référentialisation

Le discours zolien, réputé pour son caractère "figuratif", serait une source riche pour l'étude du phénomène de "spatialisation" discursive. Nous tenons donc à développer cette question - dans le cadre que le présent travail nous impose, bien entendu - à travers un extrait de *L'Assommoir*. Le passage suivant raconte la flânerie de l'héroïne affamée, qui vient d'être définitivement quittée par son mari, dans son propre quartier, alors en cours de développement :

« **(phrase 1)** Ce quartier où elle éprouvait une honte, tant il embellissait, s'ouvrait maintenant de toutes parts au grand air. Le boulevard Magenta, montant du cœur de Paris, et le boulevard Ornano, s'en allant dans la campagne, l'avaient troué à l'ancienne barrière, un fier abattis de maisons, deux vastes avenues encore blanches de plâtre, qui gardaient à leurs flancs les rues du Faubourg-Poissonnière et des Poissonniers, dont les bouts s'enfonçaient,

écornés, mutilés, tordus comme des boyaux sombres. **(phrase 2)** Depuis longtemps, la démolition du mur de l'octroi avait déjà élargi les boulevards extérieurs, avec les chaussées latérales et le terre-plein au milieu pour les piétons, planté de quatre rangées de petits platanes. **(phrase 3)** C'était un carrefour immense débouchant au loin sur l'horizon, par des voies sans fin, grouillantes de foule, se noyant dans le chaos perdu des constructions. Mais, parmi les hautes maisons neuves, bien des masures branlantes restaient debout ; entre les façades sculptées, des enfoncements noirs se creusaient, des chenils bâillaient, étalant les loques de leurs fenêtres. Sous le luxe montant de Paris, la misère du faubourg crevait et salissait ce chantier d'une ville nouvelle, si hâtivement bâtie.

(phrase axiologique) Perdue dans la cohue du large trottoir, le long des petits platanes, Gervaise se sentait seule et abandonnée. Ces échappées d'avenues, tout là-bas, lui vidaient l'estomac davantage ; [...] Oui, c'était trop grand, c'était trop beau, sa tête tournait et ses jambes s'en allaient, sous ce pan démesuré de ciel gris, tendu au-dessus d'un si vaste espace» (1902, 524-525).

Nous avons dit, il y a peu de temps, qu'à la différence de la "référenciation" qui nous présente une image solitaire des objets du monde, la "référencialisation" traverse, comme le regard traverse le champ de sa vision, l'espace de l'emplacement de ces objets en vue de les doter, d'abord, de plus d'authenticité en ce qui concerne leur tâche d'évoquer le réel et d'offrir, en conséquence, de nouveaux fonds réalistes au discours. Il est donc bien naturel que les outils de référenciation sont beaucoup moins complexes et se prêtent, du coup, plus facilement à l'examen. Dans notre exemple, tout terme et toute expression (phrase) qui nous rappellent notre monde réel favorisent la référenciation du texte. Ainsi, les mots "quartier", "grand air",

"boulevard" etc. aussi bien que toutes les propositions de la première unité phrastique (tant qu'ils ne sont pas soutenus par les autres éléments de leur *Gestalt*), pour la simple raison qu'ils réfèrent, font preuve de leur qualité de référenciation. Outre notre intérêt pour la spatialisation syntactico-sémantique du lieu (ici, le quartier qu'on rénove) où ces agents de référenciation se chargent d'une nouvelle fonction, il importe, dans un deuxième temps, de voir comment ce que Bertrand appelle une "axiologisation" (1983, 95), laquelle renvoie à la façon dont «[les figures de l'espace] entrent dans le projet cognitif du sujet qui les produit et les délimite en fonction de sa disposition perceptive» (*Ibid.*, p. 98), affecte le système spatial du texte⁵.

Laissons de côté, pour le moment, le programme narratif de l'extrait qui tient à la conscience que prend le sujet de l'espace où il se trouve et occupons-nous d'abord du problème de sa référenciation descriptive. Une lecture assez attentive de la première partie du passage nous permet de constater que celle-ci est construite de deux phrases complexes (les phrases 1 et 3) qui englobent une autre plus petite (la phrase 2). Si l'on écarte, à ce niveau d'analyse où la compétence cognitive du sujet n'est pas encore en jeu, la phrase centrale qui semble, en raison de son autonomie syntactico-sémantique actuelle, n'avoir aucune place dans le programme de spatialisation du texte, on se trouve en présence de deux unités phrastiques constituées autour d'une dialectique de "nouveau" et de "ancienneté", ou si l'on ose dire, de "richesse" et de "pauvreté" et possédant, du coup, un mode d'organisation à peu près identique.

Voyons de plus près comment les choses se passent. La "honte" initiale de la blanchisseuse en chômage vient, en effet, de son habitation dans une des "maisons" dont l'état déplorable devient le sujet de la partie finale de ce paragraphe. De la même façon, l'espace

initialement présenté par "ce quartier [qui] s'ouvrait maintenant de toutes parts au grand air", répond dans la troisième phrase à "un carrefour immense débouchant au loin sur l'horizon". Autant symétriques que ces deux couples de constructions réflexives, "le boulevard Magenta, montant du cœur de Paris" – attardons-nous, au passage, sur le participe présent compris dans cette coupe d'énoncé – tourné alors en symbole de la modernité parisienne, se dissout dans la totalité du "luxe montant de Paris" dans le dernier énoncé du paragraphe.

On voit que les isotopies sémantiques, qui garantissent à distance la référentialisation de l'espace décrit par ce segment, se déploient jusqu'ici autour de trois sèmes : "pauvreté", "ouverture" et "richesse". On peut même aller plus loin en cherchant de nouveaux sèmes pour d'autres redondances sémantiques qui rendraient la spatialisation plus solide. Pour donner un dernier exemple, l'état labyrinthique des rues du Faubourg-Poissonnière et des Poissonniers, développé dans la première phrase, trouvera du soutien sémantique, au cours de la troisième, par tout un ensemble de figures spatiales qui témoignent, d'une manière ou d'une autre, de la difformité de l'espace en question. L'"hétérogénéité" peut alors être considérée comme le sème fondateur de cette dernière référentialisation.

Avant d'entrer dans la deuxième phase de cette discussion qui consistera à l'étude de la contribution axiologique du sujet à l'iconicité du texte, disons un mot du type de spatialisation propre à chacune des phrases 1 et 3 qui n'est d'ailleurs pas indifférent à leurs ordonnances syntaxiques. La première phrase est, elle-même, un groupement de propositions emboîtées où abondent des outils grammaticaux servant à des prolongements sémantiques. L'emploi des participes présents comme "montant" et "s'en allant", des appositions comme "un fier

abattis de maisons" et surtout des pronoms relatifs comme "où", "qui" et "dont" concourt, ici, à l'étalage de l'espace dans ses extrémités. La troisième phrase, en revanche, fait état de la densité de l'espace. Des prépositions "parmi", "entre" et "sous", qui localisent un objet dans son rapport avec un ou plusieurs autre(s), aussi bien qu'une mise en conflit des sèmes antonymes "haut/bas" à partir des termes comme "façades" et "enfouissements" condensent verticalement l'image horizontale précédemment proposée.

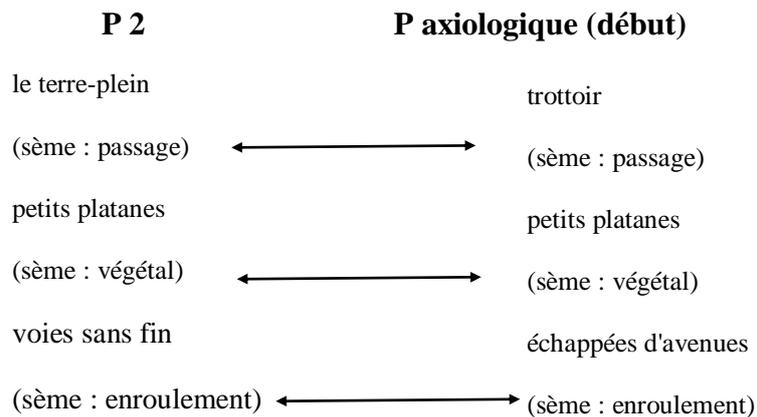
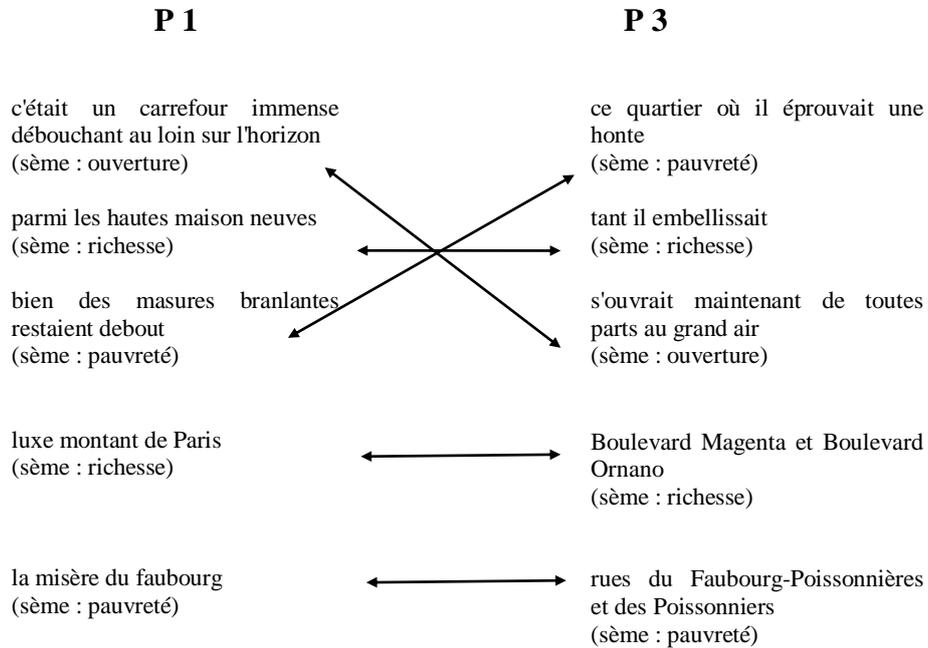
Bien que la liste des procédés uniquement référentialisants concernant ce texte puisse bien rester ouverte, nous préférons consacrer la fin de cet exposé à la place du projet narratif du texte, dont la progression demande la prise en compte de l'évaluation du sujet (ici Gervaise) du décor qui l'entoure, dans le procès de sa représentation spatiale. Cela implique que notre analyse prenne désormais une orientation axiologique à partir de l'intervention de la compétence cognitive de l'héroïne dans la formation de l'espace qu'elle vit.

Dès la première ligne du deuxième paragraphe, la phrase 2 du paragraphe précédent qui était mise à l'écart lors de notre première phase d'analyse, entre dans le jeu de spatialisation : "Le terre-plein avec ses quatre rangées de petits platanes" passe, par la présence de Gervaise, de l'état d'un simple aspect réaliste à celui d'un constituant narratif ; il devient un "large trottoir où Gervaise, marchant le long de ses petits platanes, se perd, seule et abandonnée". Cette modification comportementale indique qu'ici, à la différence de la première fois où le texte fait du "trottoir" l'objet de son exercice, la présentation de l'endroit se mêle au bouleversement intérieur du sujet et entre, de la sorte, dans un régime de référentialisation perceptive où on va mesurer la solitude de la pauvre femme à l'aune de la "cohue du large

trottoir". Le retour, dans le texte, de l'image de l'"échappement des avenues aux lointains invisibles", laquelle ne s'engage plus à évoquer le réel, sert également à accentuer le manque d'énergie physique chez le sujet. Le dernier énoncé du segment, nettement ironique d'ailleurs, embrasse d'un coup et dans leurs globalités toutes les découpes spatiales faites jusqu'ici par le texte : les sèmes "nouveau" ("trop beau") et "ouverture" ("trop grand") ainsi que les deux dimensions verticale ("ce pan démesuré de ciel gris") et horizontale ("un si vaste espace") s'entrelacent là dans un pêle-mêle vertigineux.

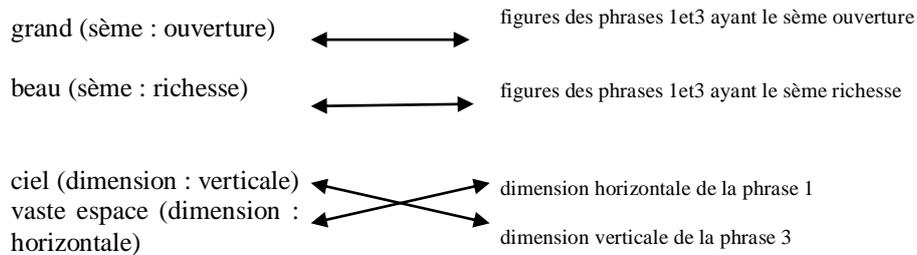
Cependant, la tâche d'une théorie de référentialisation étant de projeter quelque clarté sur diverses voies que choisissent des textes pour exercer leur fonction référentielle, il faut qu'ici la dimension perceptive du discours se mette au service de sa dimension descriptive et non inversement. Cela signifie que nos explications de la manière dont le sujet découvre son environnement doit mener à animer l'espace à travers la perception et non accéder à la perception à travers l'espace.

En considérant l'expression "des voies sans fin [...]", située au début de la troisième phrase, comme une partie de la deuxième qui la suit immédiatement, nous proposons le réseau de connexions suivant pour le parcours référentialisant du texte :



P axiologique (suite)

P 1 et P 3



III. Place de la référentialisation dans le processus de représentation mentale

Mais ce serait simplifier les choses de réduire une expérience lectorale de type littéraire à notre mode de compréhension des choses en acte et en schémas d'acte, qu'une théorie de référentialisation cherche à expliciter. S'il est juste que les données issues de cette dernière éclairent, d'un nouveau jour, la manière dont est organisée une action racontée par le texte, on ne peut se contenter d'égaliser l'effet de la narration à ce qu'elle narre suivant un mode particulier de mise en discours, lequel diffère d'un auteur ou d'une époque à l'autre auteur ou époque. Outre le fait d'étaler, sous son regard, le cours des événements, la narration communique au lecteur quelque chose de supplémentaire et de complémentaire qui va le sensibiliser, tout au long de la réalisation de sa tâche, aux lieux du texte où l'on peut entrevoir la compagnie d'une perception dont elle désire la transmission.

Des psychologues comme Scott Delancey (1987, 626-657) et Walter Sendlmeier (1989, 381-404) font déjà preuve de l'existence de ce "quelque chose" en nous rappelant que l'ordre et la structure

phonosyntaxiques des énoncés narratifs orientent l'attention du lecteur sur tel ou tel élément du monde raconté qui, en se reproduisant au fil de l'histoire sous différents aspects discursifs, fait part d'une présence à la fois furtive et intime en référence à laquelle doit s'interpréter la scène événementielle globale. Cela signifie que l'expérience que vit le lecteur n'est pas qu'une expérience cognitive qu'une mise en examen de la mémoire individuelle et collective, tel proposé par différentes théories psychologiques de "compréhension", se charge de décrire. Elle est, de plus, une expérience perceptive où le lecteur se trouve entraîné de tel ou tel attrait phénoménal de l'objet lu par lequel passe toute compréhension de l'histoire événementielle qui, dès lors, nous engage dans un certain rapport avec notre monde. Reprenons le texte de notre exemple. Dans sa phase axiologique, nous entendons la voix de Gervaise qui confirme la "grandeur" et la "beauté" de l'espace (C'était trop grand, c'était trop beau). Mais est-ce vrai ? La pauvre Gervaise affamée est-elle d'humeur à apprécier le quartier ? Bien sûr que non. Ces phrases de Gervaise, quoiqu'en relation avec la description du lieu, prennent ainsi une signification ironique et c'est exactement en référence à cette ironie que tout le passage doit être compris.

La "référentialisation" des énoncés fictifs est également à distinguer de leurs représentations imaginaires. Possédant le statut d'un auxiliaire sémantique et non imaginaire à leur égard, son rôle diffère de celui pris en charge par des images mentales. C'est Michel Denis qui dans son œuvre, *Imagination et Cognition*, s'emploie à préciser les relations que tiennent entre eux l'énoncé, sa représentation sémantique et sa représentation mentale. Il est de cet avis que ce n'est pas l'énoncé lui-même qui donne lieu aux images mentales, mais qu'il existe une phase intermédiaire pendant laquelle fait l'apparition une

représentation sémantique – nous l'avons nommée "schéma" – qui va servir de support pour des représentations imagées à suivre, lesquelles ont à leur charge de traduire le tout ou une partie de l'information en une chaîne d'images gardant un air de famille avec la perception qui aurait pu causer l'émission de cet énoncé chez un éventuel énonciateur réel :

«L'élaboration de ces représentations aurait un caractère optionnel ; elles n'ajouteraient rien, en principe, à la "compréhension", mais fourniraient à l'individu un "supplément cognitif" exprimant sous forme analogique les relations assertées par l'énoncé» (Denis, 1989. 106).

Cette idée correspond au point de vue de Husserl sur la question. Contentons-nous de faire remarquer, à propos de la thèse husserlienne sur le rapport de la signification d'un énoncé avec l'image qui en émerge, que le philosophe veut que celle-ci apporte un effet affectif à l'appréhension sémantique des énoncés, plus qu'y jouer un rôle décisif. Bien que, en rejetant la soumission du sens à l'image dont la contribution à la compréhension va depuis se réduire à une "fonction d'enrichissement", Husserl s'oppose à Aristote postulant que "l'homme ne pense jamais sans image" (cité dans Brehm, 2008, 42), il approuve, de façon indirecte, l'intervention des représentations mentales lors de la lecture d'un texte littéraire.

Mais où réside ce rapport tenu entre le sujet coénonciateur qu'est le lecteur et le monde ? La compréhension d'un énoncé et, par extension, d'une œuvre résulte-elle, comme les nominalistes y croient, d'une perception dégagée des relations abstraites et conventionnelles entre les mots et les phrases ou de celle que nous fait sentir, comme la fait sentir aux réalistes, la représentation des objets naturels et culturels du monde réel ? Est-elle le fruit d'une logique de pensée qui est interne au fonctionnement de la langue (thèse en harmonie avec la théorie

linguistique d'un Harris selon laquelle nous voyons le monde à travers notre langue) ou d'une projection vers le monde métadiscursif dont est imprégné tout sémantisme discursif, même le plus abstrait ? C'est la grammaire cognitive qui offre un dénouement heureux à ce conflit, en avançant que la visée de l'acte linguistique et, par conséquence, son sens, loin d'être uniquement logiques ou ontologiques, sont d'ordre phénoménologique. La compréhension relève, sous cet angle, de la manière dont la réalité extérieure se détache de son assise physique pour aller se confondre à la sensibilité du sujet énonciateur dans les formes d'expression langagière qui véhiculent, pas plus une logique, mais cette sensibilité médiatisée⁶.

Conclusion

Nous espérons avoir montré, par le présent travail, comment la schématisation se charge d'expliquer l'approche progressive de la mise en discours de l'univers imaginaire d'un texte narratif par l'écrivain et de son appréhension par le lecteur. Nous avons qualifié ce procédé d'un programme de référentialisation, lequel se propose de faire part des capacités cognitivo-perceptives de différents sujets qui sont impliqués, d'une manière ou d'une autre, dans l'élaboration du monde fictif (auteur, narrateur, protagonistes et enfin lecteur). Ainsi, nous avons vu que notre conception de la réalité ne résulte, en effet, ni d'un ensemble de références du texte à son dehors (que nous avons rapporté, à la suite de Bertrand, au projet de référenciation langagière) ni du seul effet des maniements structuro-syntaxiques que connaissent les textes pour nous procurer nos "impressions", ou plus modestement, nos "illusions" de réel. Ce serait alors un ajustement du mode de notre perception imaginaire à celui par lequel nous prenons contact avec les objets du monde réel qui construit les modalités de nos espaces fictifs.

L'intérêt de l'étude qui précède réside donc moins dans l'éclairage qu'elle porte sur cette particularité des textes à schématiser leur univers fictif que dans la voie qu'elle ouvre à l'appréciation du rôle primordial de l'activité cognitive du lecteur pour animer cet univers. La production des représentations (images) mentales due à l'incarnation de ces schémas textuels dans la conscience phénoménale du lecteur va, pour sa part, améliorer le statut du Réel dans les œuvres littéraires. Une étape qui possède son propre domaine d'étude.

Notes

1- Nous qualifions la sémiotique d'une approche intentionnelle car elle réduit le champ virtuellement vaste des créativités narratives au statut de quelques modèles abstraits.

2- La schématisation qu'établit la phénosémiotique est, au contraire, de nature ex-tentionnelle dans la mesure où elle cherche à déployer le texte en vue d'en étudier l'organisation discursive.

3- Objet, sujet et interlocuteur du sujet correspondent respectivement, quand ils concernent le domaine de la fiction, au texte (l'univers fictif décrit par le texte), à l'auteur (narrateur ou protagonistes) et au lecteur.

4- Le terme "gestalten" ou "gestalt" fait allusion à l'ensemble des éléments qui, en se nouant les uns aux autres au sein d'un texte donné, contribuent à l'apparition de l'image de ce que ce texte décrit chez le lecteur.

5- La notion d'"axiologisation" dont un exemple est donné dans notre texte sous le nom de "phrase axiologique" doit s'interpréter ici comme la manière dont la description de l'espace se mêle aux états d'âme du personnage. En d'autres termes, il s'agit de l'axiologisation chaque fois que la focalisation interne, qui décrit l'espace, nous informe sur la position physique du personnage dans cet espace et sur le sentiment que ce dernier engendre chez lui.

6- Par exemple, pour la paire des phrases *La colline s'élève doucement depuis la rive du fleuve / La colline s'abaisse doucement jusqu'à la rive du fleuve*, les deux énoncés décrivent la même situation. Pourtant, selon la conception cognitive de la grammaire, ils ne sont pas tout à fait synonymes pour autant que le paysage que chacun nous présente est dominé par le point de vue de son propre spectateur.

Bibliographie

- Bertrand, Denis, "La figuration spatiale dans un incipit de Zola : un problème de référentialisation" in Barat, Jean-Claude. et al., *Les référents du roman*, Presses universitaires de Lille, Lille, 1983.
- Brehm, Sylvain, *Les lieux communs de l'imaginaire : le rôle de la lecture dans l'élaboration et l'appropriation d'un imaginaire partagé*, thèse soutenue à l'Université du Québec en 2008, sous la direction de M. Max Roy in
< <http://www.archipel.uqam.ca/1069/1/D1677.pdf> >
- Delancey, Scott, "An Introduction of Split Ergativity and Related Phenomena" in *Language* 57, DC, Linguistic Society of America, Washington, 1987.
- Denis, Michel, *Image et cognition*, PUF, coll. "Psychologie d'aujourd'hui", Paris, 1989.
- Greimas, Algirdas Julien, *Sémantique structurale : recherche et méthode*, Larousse, Paris, 1966.
- Greimas, Algirdas Julien, *De l'imperfection*, Fanlac, Périgueux, 1987.
- Ouellet, Pierre, *Poétique du regard : Littérature, perception, identité*, Pulim, Limoges, 2000.
- Petitot, Jean, "Schématisation" in Greimas, Algirdas Julien & Courte, Joseph. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Tome II, Hachette, coll. "Langue, linguistique, communication", Paris, 1986.
- Sendlmeier, Walter "Perception and Mental Representation of Speech" in *Linguistics* XXVII, 3, de Gruyter, Berlin, 1989.
- Zola, Emile, *L'Assommoir*, Eugène Fasquelle, Paris, 1902.